

Du Chemin des Dames au chemin d'un homme...

Je relis nerveusement le papier aux effluves presque oubliés de liberté : une permission de dix-huit jours signée du colonel, homme respecté, frais émoulu du prytanée. Mille pensées m'assaillent ! Je dois partir sur-le-champ, oublier les vains assauts, ne plus penser à rien... J'attrape mon havresac, mon lebel, ma baïonnette et cours à perdre haleine ; je me heurte aux bat-flancs de la tranchée, étançonnés à la va-comme-je-te-pousse (va comme je te pousse), anhélant sous le faix du barda.

Soudain, je m'arrête, telle une bête traquée ; tout semble ouaté, diffus. C'est déjà l'arrière : l'antré redouté des blessés, le repaire convoité des officiers, le rendez-vous des soiffards autour des dames-jeannes de cherry ou de damassine. Je me hisse hors de ce guêpier et prends le Chemin des Dames vers Craonne, puis Laon. La voie est encombrée de véhicules toussotant et de piétaille ahanant sous la schlague de fats sous-offs. À quatre heures, je saute dans le train pour retrouver mes chers pénates, sans tambour ni trompette.

Les paysages défilent, automnaux : les pâtures de haies ceintes sont grasses, les champs de betteraves vert pomme ; le ciel pommelé de cirrus évanescents ; les vaches passent, pissent ou paissent... Ce spectacle idyllique m'assoupit. Aussitôt, mes pensées me ramènent aux tranchées, aux éclats de shrapnel(l)s, aux phlyctènes sanguinolentes de nos pieds endoloris, aux mille yeux perçants de la Faucheuse, et puis à mes gars que j'ai lâchement abandonnés... « Qu'est-ce que je (j') fous là ? » hurlé-je soudain. Des yeux grands ouverts me fixent, des visages cois s'interrogent...

Après deux jours d'odyssée tourmentée, j'arrive devant la demeure familiale, harassé, sale et quasi sourd. Mes mains ankylosées m'interdisent la préhension normale et a fortiori le plaisir tactile. Mes narines sont imprégnées de remugles pestilentiels d'outre-tombe... Hésitant, je m'avance vers l'huis et c'est elle qui ouvre. Submergé d'émotion(s), je sanglote par hoquets saccadés, mais mes yeux restent secs ; j'étreins trop violemment, je respire trop bruyamment, je blesse obligeamment...

Passé l'effusion des retrouvailles, je m'aperçois que rien, céans, ne sera plus comme avant. Je deviens irascible, suspect, dérangeant. Je me recroqueville, étranger parmi les miens, et aspire déjà à rejoindre ma compagnie, à me battre jusqu'au sacrifice. Malgré ses relents méphitiques, la guerre m'enjôle, me condamnant aux affres démentielles de ses combats absurdes ! Et j'accours, éperdu...